

LES MOTS M'ONT PERDUE...

De Siham Djafer

*Certaines histoires vous ravissent, les mots vous captivent, vous entraînent... Qui a lu se souviendra toujours d'un livre qui l'aura marqué, n'en serait-ce qu'un. Une histoire qui vous ébranle, c'est une vie que vous avez partagée, qui vous a parlé. Une histoire vous émeut parce qu'elle devient miroir. Peu d'histoires vous affectent au point de vous laisser cet instant de silencieux recueil. Celles qui vous touchent particulièrement sont celles qui font écho à votre silence, à ce que vous taisez au plus profond de vous.*

*J'ai longtemps envié ceux qui pouvaient écrire, convaincue de ne pas avoir assez d'imagination pour écrire moi-même et pourtant les mots crient mais je les laisse crier... Couler sur le papier ces mots qui traversent mon esprit, qui défilent à longueur de journée, qui s'évaporent, parfois reviennent, qui se bousculent aussi et se posent quelque part.*

*J'aurais pu noter, à chaque fois, le passage aussi éphémère soit-il d'une idée, d'une sensation, d'une émotion, mais j'ai laissé filer, s'effiloche et puis s'évanouir.*

*Par paresse ou par conviction qu'au bout du compte, rien ne reste ?*

Sama, assise sur le petit tapis au pied de son lit, adossée, laisse ainsi ses pensées se glisser dans ses mots, comme pour se convaincre, une fois de plus, qu'elle pourrait écrire, elle pourrait... Mais le drame éclate. Le fil de ses pensées se mêle au son de la radio qui diffuse les nouvelles, elle réalise tout à coup ce qui se dit et se fige. Et les mots s'arrêtent. Vite, elle allume la télévision, faire place aux images pour saisir ce qu'elle vient d'entendre. Le spectacle est saisissant, hallucinant, les images se suivent et laissent peu de place aux mots, aux commentaires qui accompagnent l'horreur qu'elle voit défilé, très vite, trop vite, sans la saisir.

Où est-on ? Les gens crient, hurlent, pleurent, courent, sautent, se cachent, essayant d'échapper à l'explosion. Tout à coup, la rue réduite à néant, n'est plus que gravats. Les maisons, les immeubles se sont effondrés, ce ne sont plus que des morceaux de béton, de ciment et des monticules de sable. Les gens au milieu de ce magma ne savent plus où se réfugier, entre ces corps éparpillés, ces corps inertes gisant sur le sol, ces corps

démembrés, ici et là. Ils attendent la prochaine explosion mais il n'y a plus rien à détruire ; simplement plus rien. Rien. Elle éteint la télévision.

Sama se laisse tomber sur le petit tapis, son corps glisse sur le sol. Elle est là, pliée sur elle-même, la tête entre les mains, les doigts écartés, regardant au travers pour se convaincre que ce qu'elle entrevoit, ce qu'elle sent est bien réel. Ces objets qui meublent sa chambre, l'air ambiant, la lumière du jour, sa respiration. Oui, sa respiration et son corps qui se soulève à chaque souffle ; le souffle de la vie, source de vie. Elle revient à la réalité, doucement, à sa réalité.

Où était-ce ? La violence des images l'a fait reculer et tout s'est arrêté, son univers s'est figé. Elle reprend son souffle et essaie de comprendre ce que ses yeux entrevoient... un tout passé au rien ; cette rue vivante devenue fantôme et ces êtres errant comme des zombies. Une minute ou une seconde avant, la vie et maintenant, la mort et l'abîme. L'abîme qui sonne creux et qui la traverse de la tête aux pieds, où chaque sensation ressentie de chaque mouvement qui s'anime lui rappelle qu'elle est vivante. Mais qu'est-ce, être vivante ?

Sama se déplie, s'adosse contre le lit et se laisse immerger par cette vision de l'horreur qui a bouleversé tous ses repères en une seconde. Comment peut-on en arriver là ? A quel moment peut-on se donner le droit d'anéantir la vie d'autrui ? Jusqu'où remonter le temps pour trouver la réponse ? Si réponse il y a.

Sama parle à voix haute, elle a besoin de s'entendre, de se persuader qu'elle ne rêve pas. Ils étaient là, ils vivaient normalement, comme moi, comme nous, et une seconde a suffi pour anéantir leur vie. Des familles entières décimées, des enfants orphelins, des parents sans enfants. Elle respire, examine ce souffle qui va et vient, qui monte et qui gronde. Envie de crier, de hurler, de pleurer mais par où commencer ? Elle se lève, tourne en rond dans cet espace devenu trop petit, elle étouffe, elle ouvre la fenêtre en grand et cherche l'air mais pas même une brise. Elle se laisse tomber sur le sol et se met à sangloter, se recroqueville ; l'étreint cette insupportable réalité. Des pions, des points quelque part, des individus, qui n'ont pas choisi d'être ici ou là, de vivre ou de mourir. De loin, nous ne sommes que des individus, des corps, des silhouettes...

Ces images, demain, aux informations, on parlera d'un « fait divers » mais le fait divers, c'est rassurant pour soi parce que ça se passe ailleurs, ça se passe chez les autres. Expression biaisée puisque chaque personne sur cette terre est issue d'une famille, la plus petite soit-elle, chaque personne vient de quelque part, le plus petit point soit-il, habite un lieu quand bien même elle serait seul sur le sommet d'une montagne ou sur la cime d'un arbre. A tout être sa source, qu'il ne peut nier ni renier ; on peut choisir où aller mais l'on ne choisit pas d'où l'on vient.

Sama tente de se recentrer, de revenir à sa réalité insouciant de d'avant, de se détacher de cette vision qui l'opprime. Elle essaie de reprendre son souffle. Mais ce souffle, elle le sait, désormais est lié à la terre. Nous sommes des îlots d'individus épars et éparpillés et la terre nous porte. Où est notre point de départ ? À vol d'oiseau, que voyons-nous et surtout où nous situons-nous ? Ici ou là, notre planète est une immense étendue de terre lotie en continents, en pays où personne n'a choisi de naître.

Sama se lève et tourne autour d'elle-même, entraînée par son propre mouvement, elle tourne, tourne et tout à coup, son corps tordu par la douleur, s'affaisse. Elle vient de comprendre ce qui lui avait échappé, ses yeux l'avaient occulté mais l'image revient en force. Les enfants. Ils étaient là, gisant sur le sol. Non ! Ce n'étaient pas des adultes, c'étaient bien des enfants ! « On ne touche pas aux enfants ! », crie-t-elle, « ils sont sacrés. » Et l'image dans son intégralité s'impose et elle voit ces marques sur leur petit bras, leur petite jambe, parce qu'ils étaient plusieurs ; tous munis d'un tatouage. Et elle comprend ce qu'elle ne voulait pas voir, ce que son esprit ne voulait pas admettre. Les parents ont marqué leurs enfants pour qu'ils puissent être identifiés en cas de perte, en cas de mort ... Et ces enfants pourront être ramenés à leurs parents qui pourront les pleurer et les enterrer.

« On ne touche pas aux enfants », Sama hurle cette phrase, impuissante devant l'horreur de cette vision. Pourquoi tuer des enfants ? Parce qu'ils sont la continuité, parce qu'ils sont le lien générationnel, parce qu'ils sont la vie ! Il faut tuer la vie pour atteindre l'essence, l'atteindre pour qu'elle s'évanouisse, s'éteigne. Évanescence, essence de la vie, ces enfants l'étaient mais ils ne sont plus et le fil est rompu. Ce fil qui les unissait, n'est plus. Et l'essence s'est évaporée comme une brise qui

s'essouffle et laisse place à une terre vide. Une terre sans souffle s'assèche et devient aride.

Qui se souviendra de ces enfants que cette terre a connus, leur terre. Ils deviendront un fait divers qui se glissera entre les lignes et sera oublié, très vite, trop tôt. Car ici, où Sama vit, la vie continue, sans se soucier, au fond, de ce qui se passe là-bas ; c'est loin, trop loin pour s'y attarder. Et voir la mort tous les jours, ce n'est pas agréable, ça assombrit son quotidien.

Et pourtant, ici ou là, qui décide de naître ou de mourir ?

Sama continue de parler à voix haute comme si s'entendre parler lui donnait le sentiment de partager ces pensées avec quelqu'un. Comment peut-on croire en la vie quand on sait qu'elle peut s'arrêter à tout instant. Qui décide de la vie ou de la mort des êtres, ici ou là ? Qui décide que des êtres ont plus de valeur que d'autres, ici ou là ? L'éphémère, chacun le sait, est la définition même de la vie, subtile, imperceptible. Il en est sa contradiction même. C'est parce qu'il ne dure pas qu'il revêt tout son or. Il plane autour de nous rappelant combien il est pesant dans sa légèreté parce qu'il peut nous surprendre, voler notre souffle et s'évaporer. Cet instant où tout s'arrête n'est rien en comparaison du vide qui s'étire et s'étend et qui oppresse les cœurs qui pleurent. Perdre un enfant, ici ou là, est une douleur sans nom, qui brise votre corps, dissout votre esprit et déchire votre âme. Votre enfant est l'essence que vous respirez, votre attachement à la vie et votre rattachement à la terre.

Sama prend la télécommande et rallume la télévision. Elle a peur parce qu'elle sait maintenant. Elle craint que cette réalité devienne banale, un simple passage à l'écran au milieu d'autres images. Elle sait. Elle voit ces mêmes images, mais ce sont d'autres enfants dans d'autres rues mais sur la même terre ; elles défilent simplement, sans commentaire, nul besoin. L'horreur s'arrête là. Sama éteint la télévision, met ses chaussures et sort. Elle marche, tête affaissée. Elle marche, elle compte ses pas pour ne plus penser et elle s'arrête. Ses pas l'ont menée sur la place, elle contemple cette autre réalité qui s'impose à ses yeux. Une aire de jeux, des parents au regard attentionné, veillant sur leurs enfants qui jouent, se balancent, courent, sautent, crient, chantent, pleurent ou rient, faisant vibrer de vie l'espace. Des enfants. Sama les regarde et sourit et tout à coup, les images reviennent et les larmes coulent, Sama pleure ces enfants fauchés par la mort. Même innocents que ceux qui sont là, devant elle,

qui respirent la vie ... elle revoit ces corps sans vie. Ce sont juste des enfants, le symbole de l'innocence qui embellit le monde ; cette essence de la vie, cette essence du monde.

Sama sait qu'elle ne pourra plus regarder ces enfants rire sans penser à ces enfants qui auraient dû rire aussi.

Les mots ne pourront plus conter une histoire imaginée, ils devront raconter la réalité, celle des images qui livrent l'horreur, insensiblement, comme une fiction. Cette ligne entre le fictif et le réel n'a jamais autant vibré, un lien intrinsèque qui fait de la réalité une fiction et de la fiction une réalité. Les images se mêlent aux mots, le spectacle vivant de la mort et l'essence de la vie se frôlent imperceptiblement, se balancent et se suspendent entre les deux.

Sama n'imaginera pas son histoire... Elle a perdu ses mots ou ses mots l'ont perdue... Les images l'ont rattrapée.

Elle écrira la réalité.